

JOURNAL DES DAMES

ET
DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15, avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15.

LA DÉPENSE D'UNE ANNÉE A PARIS.

J'ai demeuré vingt-cinq ans dans la capitale, heureux au-delà de toute expression, avec mille écus de revenu. Assez avantageusement connu dans le monde, j'étois reçu dans la meilleure société : doué d'un naturel assez plaisant, j'amusois les personnes chez qui je me trouvois ; et chacun, jaloux de m'avoir, me faisoit mille prévenances. L'un m'offroit ses chevaux, et l'autre sa voiture ; celui-ci la table, celui-là le logement ; le premier sa maison de la ville, le second sa maison des champs : de sorte qu'avec mon petit revenu, je jouissois véritablement du revenu de toutes mes connoissances. Un beau jour un de mes parens, dont je n'avois jamais entendu parler, s'avise de mourir dans les départemens réunis. On affiche sa mort, et l'on appelle à grands cris quelque héritier qui veuille charitablement venir hériter d'un bien de 400,000 fr. La ressemblance du nom du défunt avec le mien me fait prendre quelques renseignemens. Je fais le voyage, mes espérances se réalisent, et j'ajoute, à mes mille écus de rente, 400,000 fr. de capital. O l'heureux mortel, va-t-on s'écrier ! Pas du-tout, le jour où la richesse m'est advenue, j'ai perdu toute gaieté. D'abord j'ai attribué ma tristesse à la douleur naturelle que produisoit sur moi la mort d'un parent qui me laissoit tant de fortune ; ensuite j'ai imaginé que mon spleen pouvoit bien me venir d'un séjour trop prolongé dans la province, et je suis revenu à Paris à franc étrier. Mais Horace l'a dit : *Le chagrin monte en croupe et galope avec lui*. La capitale ne m'a pas rendu plus gai. Jadis je montois les chevaux des autres ; à mon tour j'ai voulu en avoir, j'ai acheté des voitures comme les autres, des maisons à la ville comme les autres ; et des maisons de campagne comme les autres ; enfin, j'ai vu que les autres avoient des maîtresses, et quoique mariés ; j'ai cru que, célibataire, j'avois double raison d'en avoir, et je m'en suis donné une. Ah ! grands dieux ! qu'est-ce qu'une maîtresse à Paris, et sur-tout quand elle est à la mode ? Que de gens se contenteroient de leur femme, s'ils savoient où les mène l'acquisition d'une maîtresse ! Comme dans ce genre il y a beaucoup de novices, et que les fautes

des uns doivent au moins servir à éclairer les autres, je vais donner un petit calcul approximatif de ce que m'a coûté, pendant un an ma belle, avec qui, par parenthèse, j'avois des querelles fréquentes sur ce qu'elle étoit, grâce à mon avarice, une des femmes les plus médiocrement parées de la capitale.

Etat de la Dépense annuelle d'une petite Maîtresse de Paris.

Trois cens soixante-cinq bonnets, capotes ou chapeaux.	10,000 fr.
Deux schalls de cachemire.	1,200
Six cents robes.	25,000
Trois cents soixante-cinq paires de souliers. . . .	600
Deux cents cinquante paires de bas blancs, autant de couleur.	3,000
Douze chemises.	300
Rouge et blanc.	300
Deux voiles.	4,800
Corsets élastiques, perruques, ridicules, ombrelles, éventails, etc.	6,000
Essence, parfums et autres drogues pour paroître jeune et jolie.	1,200
Bijoux et autres bagatelles.	10,000
Meubles grecs, romains, étrusques, turcs, arabes, chinois, persans, égyptiens, anglais et gothiques. .	50,000
Six chevaux de selle, deux de main.	10,000
Voitures française, anglaise, espagnole, etc. . .	25,000
Maitre de danse.	5,000
Maitre de français.	500
Un lit.	20,000
Articles dans les journaux, loge au spectacle, concerts, etc.	50,000
OEuvres de bienfaisance et de charité.	100
TOTAL.	190,800 fr.

Ce total-là avec ses gens, sa table et autres cadeaux extraordinaires, se monta, dans l'année, à cent mille écus, il ne me restoit qu'un ancien revenu; plus, cent mille francs de capital; je sentis ma gaieté renaître, je fis quelques réflexions philosophiques, je vécus plus sage, plus économe et moins répandu. Mais à présent, quand j'entends dire, un tel s'est ruiné, un tel s'est brûlé la cervelle, un autre a fait banqueroute; je demande toujours s'ils avoient des maîtresses, et on me répond toujours, *C'est cela.*

Signé Chat échaudé.

Condition des Femmes en Angleterre.

..... Dans un pays où les affaires publiques occupent tout, où l'Anglais le plus amoureux n'oublie pas le parlement

aux pieds de sa maîtresse, où son goût pour l'aisance et pour la commodité, le porte à renvoyer les femmes au dessert, afin de rester long-tems à table entre hommes; dans un pays où un sexe si aimable est plus estimé qu'adoré, ce sexe n'aura jamais une grande influence; et même, en ce moment où les femmes Françaises ont tant perdu de leur empire sous le rapport de l'amour-propre et des plaisirs, il sera toujours préférable pour une femme, de naître à Paris qu'à Londres, où le sort de ce sexe ne s'améliore, qu'en se rapprochant de nos mœurs.

Convenons-en; les femmes Anglaises vivent à-peu-près comme les femmes Turques, à l'exception des clôtures et des gardiens. Sans être aussi surveillées, elles ne sont pas moins contraintes. Quelque supériorité qu'elles se sentent sur leurs maris, elles sont obligées de les respecter et de les craindre; ce qui fait qu'elles prennent le parti de s'en faire aimer, pour se tirer d'affaire. C'est aussi la leçon qu'elles donnent à leurs enfans, et l'on peut remarquer que c'est plutôt en elles un conseil qu'un principe, et qu'elles le leur recommandent plutôt comme calcul que comme devoir. En effet, elles ne peuvent parvenir à commander qu'en obéissant; et lorsque l'on vous dit qu'une femme, en Angleterre, est plus heureuse que dans d'autres pays, c'est comme si l'on vous disoit qu'elle est plus préparée par l'éducation à jouir davantage qu'une autre femme d'un bonheur médiocre. Le seul dédommagement qu'elles aient de tant de privations, c'est la considération dont elles jouissent. Mais aussitôt qu'elles commettent la moindre faute apparente, et qu'elles sont moins bien vues dans le monde, elles la commettent alors toute entière, et, devant perdre d'un côté, pour ne pas être tout-à-fait heureuses de l'autre, elles aiment mieux opter, que de concilier tous les deux. Rien n'est si rare que ces intrigues long-tems secrètes, et qui cessent souvent avant d'avoir été connues..... Une femme fait tout ce qu'elle peut pour résister; elle sait que le bonheur de toute sa vie tient à refuser le bonheur d'un moment. Mais quand tous ses efforts ont été superflus, elle s'abandonne au sentiment sans lequel elle ne peut plus vivre, et renonce au monde qu'elle ne peut plus ménager. Il est rare que, lorsque l'amour a été cause d'une pareille démarche, l'homme qui l'a fait commettre ne s'empresse de la réparer et n'épouse la femme qu'il a séduite, et qui, sans lui, seroit toujours malheureuse. Ils vont alors vivre ensemble à la campagne et se tenir lieu de tout. C'est ce qui arriva à M. de Biron. Une personne à laquelle il avoit cherché à plaire, lui avoua, après quelque tems, qu'elle ne pouvoit plus lui résister, et lui fit la proposition de s'enfuir avec lui dans un village d'Ecosse, pour y vivre heureux, le reste de leurs jours. Il eut toutes les peines du monde à éviter cet excès de bonheur.

(Extrait de l'Ouvrage de M. de Ségur sur les Femmes.)

STANCES.

A ma Fille, qui m'avoit demandé une Roman

Ma chère enfant , viens , écoute ta mère ,
De ses leçons garde le souvenir ;
De la raison si le flambeau t'éclaire,
Tu fixeras ton sort pour l'avenir.

Que la pudeur soit ta seule parure ,
Redoute l'art et la frivolité ;
La vérité convient à la nature ,
Le talent seul ajoute à la beauté.

Quand le matin tu vois briller la rose ,
Songe qu'au soir elle n'existe plus ;
Un seul moment de la beauté dispose ,
On est toujours belle avec des vertus.

Si le malheur te suit dans ta carrière ,
Arme-t-on cœur d'une noble fierté ;
On est timide alors qu'on désespère ,
Un front serein brave l'adversité.

Mais si le Ciel t'accordoit l'opulence ,
Et des jours purs par les plaisirs tracés ,
Ouvre ton ame à l'honnête indigence ,
Et que ses pleurs par toi soient effacés.

Ah ! crains sur-tout que l'amour ne t'engage ;
Une folie amène un repentir ;
Pour assurer le bonheur d'un ménage ,
Avec le cœur la raison doit choisir.

Sois toujours douce , honnête , affable et sage ;
D'une coquette évite l'art flatteur ;
Que la candeur peinte sur ton visage
Fasse juger des vertus de ton cœur.

Puissé-je dire à mon heure dernière :
De tout danger j'ai sauvé mon enfant :
Je finirai sans regret ma carrière ,
Si je te laisse heureuse en expirant.

Mad. PERRIER.

Notice historique sur la Jeunesse.

A cet âge, le plus beau de notre malheureuse vie, on ne sauroit se passer d'un guide philosophe : il faut, pour traverser avec sûreté les jours orageux de notre jeunesse, des principes moraux et philosophiques qui nous commandent, et non des réflexions qui conseillent ; celles-ci n'ont de puissance qu'en proportion de la vigueur de notre esprit, et l'esprit n'est formé que par l'expérience et par le long combat des idées.

Ce qui plaît dans la jeunesse, disent nos philosophes anciens, c'est la vivacité, l'enjouement, la franchise et la candeur, c'est,

dit Labruyère, une confiance amicale et naïve qui la rend si aimable. Une grande partie de nos jeunes Parisiens n'ont plus rien de ces charmantes vertus : précoces pour la débauche, leur cœur est desséché avant de s'épanouir, et reste à jamais stérile pour le véritable et vertueux amour et pour la franche amitié : dissipés et dissipateurs, sans jouissance et sans doux plaisir, frivoles sans agrémens et sans gaieté, déréglés sans passions, étourdis par air, insoucians par principes, libertins par système et par nonchalance, ils n'ont de goût pour rien ; ils n'ont pas d'autre sentiment que le mépris de tout ce qui est honnête ; froids et dédaigneux avec ceux de leur âge, dissimulés et fourbes avec les hommes faits, persifflleurs avec les respectables vieillards, grossièrement polis avec les femmes vertueuses, ennuyeux et ennuyés avec tout le monde, ils sont le fléau de la société qu'ils déshonorent, le désespoir de leurs familles, et la honte de la patrie.

La folie des conquêtes possède, dit J.-J. Rousseau, le sexe dans la jeunesse, au point que les jeunes personnes n'en trouvent point de méprisables ; elles cherchent au loin leur bonheur et la gloire dans le bruit et le fracas de ce monde. Vivre dans le silence de la maison, pour elles ce n'est pas vivre. Les tyrans et les belles vieillissent sans connoître les charmes de l'amitié, et craignent le repos ainsi que la solitude qui les livrent à eux mêmes. En vain les regards du public les avertissent de leur déclin ; les femmes de notre siècle meurent en voulant plaire, et leur mort, qu'on attendoit, ne coûte pas un soupir.

Beau sexe, vous poursuivez sans cesse le plaisir, vous le voyez partout, vous ne le saisissez presque jamais. Le goûtez-vous ? vous ne le trouvez pas tel que votre imagination romanesque vous le représentoit ; vous le desirez lorsqu'il fuit, et vous le regrettez lorsque vous l'avez perdu. La jeunesse vous permet mille folies agréables, l'âge de la prudence lui succède ; mais loin de rougir de vos amusemens passés, vous voulez paroître en jouir encore ; vous feignez un vain bonheur, et cachez sa perte ainsi que vos regrets. Voilà comme ce monde, que vous aimez tant, paie la constance de votre amour ; votre jeunesse passe de caprices en caprices, votre vieillesse est condamnée au jeu : vous parcourez avec artifice une carrière que vous commencez sans dessein, et que vous remplissez sans atteindre au but ; quelquefois vous brillez sans faire de passion, vous vieillissez sans vous faire des amis, ou si votre amour fut le partage d'un fat, votre amitié sera le partage d'un sot, vous mourrez enfin sages, souvent ridicules, toujours oubliées.

PAJOT-LAFORÊT.

On parle d'un grand mangeur nouvellement arrivé à Paris des bords de la Garonne, et qui a trouvé le moyen de satisfaire son appétit, sans paroître aussi vorace qu'il l'est en effet. Voici un

aperçu des arrangemens qu'il a pris pour concilier les intérêts de son estomac avec ceux de son amour-propre.

Sur les sept heures du matin , il se rend au Marais où il a eu soin de se ménager ses entrées dans plusieurs maisons. Là , il trouve tout le monde levé , depuis l'ancien président à mortier , jusqu'à la femme de l'huissier-à-verge. On lui propose de partager le déjeuner de la famille ; et il ne se fait pas prier. Comme son intérêt est de prolonger la conversation pour prolonger le déjeuner , il ne tarit pas ; c'est par lui qu'on reçoit , au Marais , les nouvelles de la capitale , qui , pour l'ordinaire , n'y arrivent qu'au bout de cinq ou six jours , et qui maintenant s'y trouvent portées par lui du jour au lendemain.

Sur les neuf heures , l'homme de la Garonne passe de ce quartier dans le fauxbourg S. Germain , où il a fait un assez grand nombre de connoissances parmi les employés et les commis dont cette partie de la capitale est presque entièrement peuplée. Il arrive précisément à l'heure qui les appelle dans leurs bureaux respectifs ; mais la pendule d'un employé retarde toujours de 80 minutes ; et la grippe d'ailleurs est toujours là pour lui servir d'excuse en cas de besoin , car il n'y a pas de raison pour que la grippe finisse dans un quartier rempli de commis et d'écoliers. Notre homme partage donc encore , dans le fauxbourg Saint-Germain , *le déjeuner à la fourchette* de quelque malade , et à défaut de malades , de quelque traîneur. A onze heures , il s'achemine vers le fauxbourg S. Honoré , où il déjeûne à midi ; de-là il passe à la chaussée d'Antin , où il mange des huitres et boit du vin de Champagne , avec des jeunes gens qui sortent du lit à une heure , pour monter à cheval. Tandis qu'on se lève à la chaussée d'Antin , il retourne au Marais où il trouve tout le monde à table et où il se hâte d'expédier un dîner avec quelque famille de l'ancienne robe ; et tandis qu'on déjeûne dans la rue du Montblanc , il descend du Marais dans la Cité , à l'heure où les gens de loi sortent du Palais de Justice pour aller se consoler des mésaventures de leurs cliens. Rien ne donne autant d'appétit aux avocats , que la perte des procès qui leur sont confiés ; car il faut leur rendre cette justice , ils parlent beaucoup plus dans les mauvaises causes que dans les bonnes. L'habitude du barreau les rend d'ailleurs intarissables dans la conversation , et leurs convives sont presque toujours dispensés de parler ; ce qui convient fort à ceux qui , comme le mangeur de la Garonne , ont quelque chose de mieux à faire. De cette circonstance , il résulte pour lui un autre avantage : c'est que les diners qu'il trouve dans les environs du Palais de Justice , se prolongent assez pour lui permettre d'atteindre l'heure à laquelle on soupe dans le fauxbourg S. Germain et au Marais. Il se rend donc dans un de ces deux quartiers , à telle fin que de raison , y emploie utilement une heure de sa soirée et passe à la Chaussée d'Antin.

Là, sur les neuf heures du soir, il trouve le couvert mis dans la plupart des bonnes maisons, et on y dine de manière à paroître n'avoir rien perdu pour attendre. C'est-là aussi que le convive ambulant prend ce qu'il appelle son maître repas. Une heure avant minuit, on parle de se mettre à jouer ou d'aller au bal. L'homme de la Garonne n'aime ni le jeu, ni la danse; d'autres soins l'occupent. Mais de quel côté se dirigera-t-il? Lui reste-t-il encore quelques moyens d'exercer son appétit? Oui, sans doute; il y a dans la capitale six mille maisons où, vers minuit, il est d'usage de faire un réveillon, connu depuis quelques années sous le nom de *thé*, et qui remplace modestement les anciens soupers. A défaut de mieux, notre mangeur se rabat sur une ou deux de ces maisons, dans lesquelles il expédie un gâteau de Savoie et autres menues friandises.

Pour compléter sa journée, il se rend enfin dans un de ces échaudoirs, connus sous le nom de maison de bouillotte, où les produits du flambeau permettent de servir, à trois heures du matin, un réveillon un peu mieux étoffé que les thés du fauxbourg Saint-Honoré, et sur lequel on voit une partie des convives se venger avec une sorte de fureur des mauvais traitemens de la fortune. C'est une espèce de table d'hôte où chacun croit avec raison avoir payé le droit de s'asseoir; et l'on imagine bien que ceux qui ont laissé beaucoup d'argent sur le tapis, ne seroient pas d'humeur à plaisanter sur l'article du souper; aussi n'entendroient-ils pas raillerie sur ce chapitre, si les maîtresses de maisons de bouillotte n'avoient grand soin de prévenir leurs murmures.

C'est-là que se terminent les excursions de notre mangeur. A peine a-t-on soupé, que chacun retourne à son poste, et reprend sa place autour du tapis vert: pour lui, il se jette sur un canapé où il s'endort au milieu du cliquetis des armes, c'est-à-dire, des écus des combattans, et des flambeaux qu'ils renversent à coups de poing. Quelquefois il se réveille en sursaut, et se trouve la tête entre les deux genoux d'une vieille dame décaquée, qui est venue aussi s'endormir sur le même canapé; car, au dire des gens du métier, on n'est jamais plus disposé à dormir, que quand on a perdu son argent. Après avoir pris quelques heures de sommeil, l'homme de la Garonne profite de l'extrême liberté dont on jouit dans les maisons de jeu, pour visiter le buffet et expédier la desserte du réveillon; puis il s'achemine vers le Marais, pour ainsi continuer le reste de la journée, de la manière qu'on vient d'indiquer. Il se trouve si bien de son séjour à Paris, qu'on assure qu'il tombe dans une sorte d'extase toutes les fois qu'on le met dans le cas d'exprimer son opinion sur le compte d'une ville où, avec un peu d'adresse, il est facile de faire, à si bon marché, dix repas par jour, à côté d'une multitude de gens qui ont tant de peine à y en faire un seul, en mettant tout à bout tous leurs moyens d'existence.

B—e.

C H A R A D E.

Si mon premier a mon dernier ,
 Et mon dernier a mon premier
 Comme deux gouttes d'eau ressemble ,
 Comment deviner mon entier !
 Mon cher lecteur , que vous en semble ?
 Essayons de le définir .
 Un tour d'agilité , d'adresse ,
 De subtilité , de souplesse ,
 Avec lequel , pour s'enrichir ,
 Un charlatan sait éblouir
 La populace curieuse ,
 Qui , devant lui , silencieuse ,
 Toujours , par sa dextérité ,
 Juge de son habileté .

B.

M O D E S .

Les modistes ont tant vendu de chapeaux de paille jaune , qu'ils manquent dans plusieurs magasins ; c'est actuellement sur les chapeaux de sparterie qu'elles chiffonnent leurs fraises d'organdie. Ces chapeaux ont à-peu-près la profondeur des capotes. Il est à remarquer que , depuis que les têtes sont sans cheveux , on fait les coëffures , à l'exception des cornettes , plus grandes du double qu'auparavant. Quelques femmes élégantes ont paru avec des fraises de dentelle. Sur quelques tuniques juives , de couleur , on a vu pour garnitures , des gances blanches en coton. Les fraises chiffonnées et les fichus de couleur ont toujours la même vogue. Les fraises n'ont varié que pour la grosseur ; mais les fichus ne sont pas deux jours de suite de la même couleur , et leurs bouts , quoiqu'ils n'aient pas un long espace à parcourir , se trouvent à chaque instant hors de place. Ce n'est pas plus la mode des tailles fines que des tailles hautes. Si la ceinture est basse , les épaules sont rondes , et , en tout sens , le corsage fait des plis.

EXPLICATION DE LA GRAVURE , N°. 480.

Non-seulement on porte des fraises autour du col , mais le bord des tuniques juives , et le bas des jupons en sont garnis. Les manches sans être très-larges , sont rarement justes au bras. La mode du fichu de couleur , croisé sur la gorge , ne se passe point.

La planche 92 de la collection de *Meubles* , vient de paroître ; elle contient des draperies d'alcove et de croisée.

Tout ce qui est relatif à ce Journal , doit être adressé , port franc , au citoyen La Mésangère , rue Montmartre , n°. 132 , près celle du Mail , vis-à-vis le café de la Victoire.